

Pour une nouvelle pensée sur la démocratie en Afrique

Les lieux d'ancrage (*)

Kasereka
KAVWAHIREHI.
Université d'Ottawa,
Canada.
kasereka.
kavwahirehi@
uottawa.ca

La démocratie piégée par la raison capitaliste

En Afrique, comme ailleurs dans le monde, la démocratie est en crise. Si, de prime abord, elle passe pour ce qui fait l'objet d'un consensus et cristallise l'espoir d'un monde plus juste et plus humain, le sens à donner ou, si l'on veut, le sens donné aujourd'hui à cet emblème de toute société qui se veut civilisée, pose problème. Parfois, ceux qui ne jurent que par elle ne manquent pas de manifester une haine à son égard ⁽¹⁾, allergiques qu'ils sont à la voix du peuple dès que ce dernier s'oppose à leurs privilèges et exprime son droit le plus légitime : l'aspiration à une vie décente.

Du côté de ceux qui, chez nous, tiennent des discours sur la démocratie, une ambiguïté ou un flou est souvent perceptible, reposant, d'une part, sur le fait qu'intégré dans une logique magique, le terme fonctionne comme un fétiche qui fait rêver ou suscite des incantations creuses au lieu de faire penser et agir ; et d'autre part, sur le fait qu'on ne sait pas toujours de quoi l'on parle véritablement lorsqu'on parle de démocratie. « De quelle rationalité ce terme relève-t-il au juste ? » Désigne-t-il « une forme de constitution de corps politique » ou, plutôt, « une technique de gouvernement » ⁽²⁾ ?

Bien que non dénuée de sens, la mise en avant de la notion de « bonne gouvernance » ne nous avance pas beaucoup. Elle n'est pas un sésame ou une solution sans condition, qui s'imposerait comme un impératif catégorique. Qu'est-ce qui fait qu'une gouvernance soit dite « bonne » ? Pour être véritablement « bonne », la gouvernance promue par la Banque Mondiale, le FMI et les puissances du capital ne suppose-t-elle pas qu'il y ait du sens ? Et comment concevoir qu'il y ait du sens sans qu'il y ait de la circulation ou « du partage de possibilités d'expérience, c'est-à-dire, de rapport au dehors, à la possibilité d'une ouverture à l'infini » ⁽³⁾ que le capital méconnaît ?

(*) Cet article fait suite à la réflexion développée dans mon livre *Le prix de l'impasse. Christianisme africain et imaginaires politiques*. Préface de Bogumil Jewsiewicki (Bruxelles, Berne, Berlin, Francfort, New York, Oxford, Vienne, PIE, Peter Lang, 2013) où ne cessait d'effleurer l'idée d'une philosophie sociale et des lieux d'ancrage d'une pensée d'émancipation. Je remercie le Prof. Paulin Manwelo, S.J., sans l'invitation duquel ces notes n'auraient pas la forme actuelle.

⁽¹⁾ Jacques RANCIÈRE, *La haine de la démocratie*, Paris, La Fabrique, 2008.

⁽²⁾ Giorgio AGAMBEN et al., *Démocratie, dans quel état ?*, Paris, La Fabrique, 2009, p. 9.

⁽³⁾ Jean-Luc NANCY, « Démocratie finie et infinie », in Giorgio Agamben et al., *Démocratie, dans quel état ?*, Paris, La Fabrique, 2009, p. 91.

Malgré ce flou qui appelle un éclaircissement, peu nombreux sont ceux qui, dans la situation qui est la nôtre, prennent le temps de s'interroger sur le sens à donner à la démocratie, lequel devrait aussi donner sens à l'appel aux urnes, au pluralisme politique, enfin, à l'action politique proprement dite. La démocratie tend ainsi à être réduite à une simple forme de légitimation du pouvoir dont la tâche n'est plus, comme on devrait s'y attendre, de maintenir l'ouverture au sans-valeur, à l'incalculable, au sans-profit, bref, à ce sans quoi il n'y a pas de communauté ni même de valeur, mais de gérer les « retombées locales de la nécessité historique mondiale » consistant en « la conjonction de deux nécessités propres, l'une à l'accroissement illimité de la richesse, l'autre à l'accroissement du pouvoir oligarchique » ⁽⁴⁾. Un pouvoir qui se caractérise par sa propension à « gouverner sans peuple » et qui, pour cela même, se méfie des espaces où le peuple réinvente la démocratie en essayant de l'inscrire dans la trajectoire de sa propre recherche de sens, manifestant ainsi son refus d'un monde soumis à la domination écrasante de la conceptualité économico-gestionnaire qui limite le champ de réflexion et du possible « par la concentration de l'attention sur les moyens et sur les profits quantifiables, plutôt que sur les fins et sur les décrochements qualitatifs » ⁽⁵⁾.

Le langage dominant, celui que manient le mieux ceux qui nous *gouvernent souverainement* et s'emploient tout aussi *souverainement* à la reconstruction d'un Etat démocratique ⁽⁶⁾, est celui du calcul, pour ne pas dire du Capital, devenu le seul vivant au nom duquel tout, et plus particulièrement le commun, le bien-être du peuple et le droit de ce dernier à la parole, peuvent être sacrifiés. Aussi, s'ils parlent des avancées de la démocratie, c'est « stabilisation des cadres macroéconomiques », « amélioration des indices de croissance » ou du « climat des affaires » qu'il faut entendre ; ce qui, à proprement parler, n'a rien à voir avec la refondation de l'ordre social ou la reconstruction démocratique. Nous savons tous, en effet, que ce n'est pas le progrès économique ou la croissance qui constitue le fondement des sociétés, mais la stabilité de l'ordre social ⁽⁷⁾. Le bon sens suffit à nous faire reconnaître

(4) Jacques RANCIÈRE, *La Haine de la démocratie*, pp. 89, 90.

(5) Yves CITTON, *L'Avenir des Humanités. Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétations ?*, Paris, La Découverte, 2010, p. 135.

(6) Pour une discussion sur la pertinence du concept de « reconstruction », je renvoie à Kasereka KAVWAHIREHI, *Le prix de l'impasse. Christianisme africain et imaginaires politiques*, Bruxelles, Berlin, Berne, Francfort, New York, Oxford, Vienne, PIE Peter Lang, 2013.

(7) Cf. Douglass C. NORTH, John Joseph WALLIS et Barry R. WEINGAST, *Violences et ordres sociaux*. Traduit de l'anglais par Myriam Dennehy, Paris, Gallimard, 2010.

que ce qui est fondé ne peut servir de condition *sine qua non* à ce qui fonde.

Vers les langages alternatifs

Partant de ces constats, je voudrais, dans ces notes issues d'un travail en cours, attirer l'attention sur d'autres types de langage, parmi lesquels des récits des êtres brisés, qui sont des tentatives de ré-ouverture du temps, de reconstruction de l'histoire individuelle et collective et, par là aussi, de trajectoires de relèvement et de prise en main du destin individuel et collectif. D'une part, les langages alternatifs peuvent permettre de donner un sens nouveau à la démocratie dont l'invention passe par l'équivalence des langues et des langages, de faire de celle-ci quelque chose de sensé, parce qu'enracinée justement dans notre trajectoire de recherche de sens et nos tentatives de relèvement de tombeaux où les forces du capital tentent d'enterrer notre humanité. D'autre part les langages alternatifs peuvent opérer ce changement parce qu'ils ont, dans leur forme et leur contenu, le langage de notre histoire ⁽⁸⁾, de nos tragédies et de nos espoirs. Il s'agit des langages des laissés-pour-compte, des sans-parts, de ceux qui baignent dans la précarité la plus abjecte, de ceux qui luttent chaque jour sans être sûrs de voir le jour d'après, de ceux que les discours comptables et triomphalistes invisibilisent ; de ceux, enfin, qu'on n'écoute guère alors qu'ils constituent aujourd'hui l'ultime voix de la démocratie à venir, celle qui « *est esprit* avant d'être forme, institution, régime politique et social ». Cet esprit de la démocratie n'étant pas « moins que cela même : le souffle de l'homme, non pas l'homme d'un humanisme mesuré à la hauteur de l'homme donné [...] mais l'homme qui passe infiniment l'homme » ⁽⁹⁾.

Mon hypothèse est que c'est lorsque se développera chez nous une réflexion critique qui donne droit de cité aux voix discordantes, aux « discours le plus souvent disqualifiés, exclus de l'espace des discours légitimes dans la mesure même où ils sont portés par ceux qui subissent les effets des dominations de classe, de genre ou de race » ⁽¹⁰⁾ et qui ont le plus intérêt à la transformation sociale, qu'une

⁽⁸⁾ Fabien EBOUSSI Boulaga, *La crise du Muntu. Authenticité africaine et philosophie*, Paris, Présence africaine, 1997, p. 222.

⁽⁹⁾ Jean-Luc NANCY, *Vérité de la démocratie*, Paris, Galilée, 2008, pp. 30-31.

⁽¹⁰⁾ Franck FISCHBACH, *Manifeste pour une philosophie sociale*, Paris, La Découverte, 2009, p. 86.

pensée de la démocratie enracinée en Afrique pourra être entamée et que l'idée forte dont cette dernière sera « la métaphore vivante » (Mbembe) pourra émerger. En ce sens, s'impose à nous la nécessité de rendre visibles et audibles ces expériences d'inexistence, de leur donner droit de cité, et de faire reconnaître le statut critique qui est le leur, à savoir, celui de véritable « point de vue sur la totalité » ⁽¹¹⁾ qu'est « le monétarisme libre-échangiste, et son médiocre pendant politique, le capitalo-parlementarisme, dont le beau mot de « démocratie » couvre de plus en plus la misère » ⁽¹²⁾. L'écoute de ces expériences d'inexistence ou de précarité peut nous permettre de retrouver la puissance singulière qui est propre à la démocratie. En effet, comme le suggère Jacques Rancière :

« La démocratie n'est ni cette forme de gouvernement qui permet à l'oligarchie de régner au nom du peuple, ni cette forme de société que règle le pouvoir de la marchandise. Elle est l'action qui, sans cesse, arrache aux gouvernements oligarchiques le monopole de la vie publique et à la richesse la toute-puissance sur les vies. Elle est puissance qui doit, aujourd'hui plus que jamais, se battre contre la confusion de ces pouvoirs en une seule et même loi de la domination » ⁽¹³⁾.

Dans un contexte où la seule solution face aux enfants de la rue et à la multitude de vies précarisées consiste souvent à les chasser des quartiers cossus ou du cœur de la cité pour rendre inaudibles les histoires d'injustice dont ils sont porteurs, et les réduire à l'invisibilité et à l'inexistence sociale, la question fondamentale qu'il est urgent de poser consiste à savoir ce qu'on peut faire de cette fragilité. Peut-on la retourner contre les présupposés autoritaires de la cité et la faire jouer comme autorité alternative ? Posée autrement, cette question revient à se demander s'il n'existe pas « une puissance d'agir des « sans-pouvoir » susceptible de remettre en question les attendus de la citoyenneté juridique, sociale, politique et économique, qui garantissent un ordre de la cité particulièrement hégémonique ? » ⁽¹⁴⁾ Cette question, qui implique, pour le chercheur, de s'efforcer de prendre le

⁽¹¹⁾ Fabien EBOUSSI Boulaga, *Les conférences nationales en Afrique noire*, Paris, Karthala, 1993, p. 23.

⁽¹²⁾ Alain BADIOU, *Saint Paul. La fondation de l'universalisme*, Paris, PUF, 1997, p. 8.

⁽¹³⁾ Jacques RANCIÈRE, *La Haine de la démocratie*, pp. 105

⁽¹⁴⁾ Guillaume LEBLANC, *Que faire de notre vulnérabilité ?* Paris, Bayard, 2011, pp. 14-15.

point de vue des dominés au sein de l'ordre social existant ⁽¹⁵⁾, c'est-à-dire, le point de vue de ceux qui en portent la critique en acte et qui ont un intérêt d'ordre vital à sa transformation, peut amener à nous rendre compte que l'exclusion porte en elle l'indice d'une contestation de la loi qui inclut/exclut au profit d'une prétention à être également la « voix de la loi ». Mieux encore, comme l'écrit à juste titre Guillaume Le Blanc, « les exclus ne sont pas des sujets négatifs qui attendent seulement d'être remis sur les rails [au sein même de l'ordre social existant]. Ils portent une voix qui conteste le privilège de la loi qui inclut les uns pour exclure les autres. C'est cette voix qui perce dans les mouvements sociaux, politiques par lesquels des vies en viennent à reconsidérer ce qui les lie à la cité [...] ». L'exclu, en son invisibilité réelle, en sa dangerosité supposée, l'absent des places et des classements, par la persistance de sa voix et de son agir, interroge le cours normal présumé des choses » ⁽¹⁶⁾. Il en appelle à son interruption pour ré-ouvrir les pistes d'un avenir plus humain, d'une cité où tous peuvent s'épanouir. Il est, autrement dit, le signe qu'un autre monde est possible et, j'ose le mot, porteur d'utopie. Plus concrètement, il est le signe que la démocratie est encore à venir, à construire en élargissant le monde commun, le droit de cité, et en reconnaissant que toute vie compte ou, mieux, qu'aucune existence humaine ne compte véritablement tant qu'il y en a d'autres qui, considérées sans valeur, sont rejetées hors de tout cadre d'accomplissement humain.

Pris en charge pour saisir les lames de fond du monde qu'ils élaborent en opposition à celui de l'ordre établi, les langages alternatifs, susceptibles de prendre plusieurs formes, entre autres, artistique (peinture, sculpture, musique), fictionnel (roman, théâtre, poésie), récits de témoignage, performance corporelle, marches de protestation, plaintes et complaints, rêves et grèves, revendications des salaires décents et justes, etc., peuvent nous permettre de barrer la voie au mirage du messianisme sacrificiel des oligarques : celui de l'émergence sans partage et donc sans sens, qui assure aux uns (une minorité) un présent de jouissances et enferme les autres (la majorité)

⁽¹⁵⁾ Ceci n'est pas évident dans un certain nombre de sociétés où, comme chez nous, les intellectuels cherchent, explicitement ou implicitement, à s'insérer dans la classe des dominants, c'est-à-dire, à tirer profit de l'ordre politique et social existant. Ce qui favorise le statu quo et prive l'État de la constitution d'un véritable contre-pouvoir intellectuel.

⁽¹⁶⁾ Guillaume LE BLANC, *Que faire de notre vulnérabilité ?*, pp. 15, 16.

(¹⁷) Fabien EBOUSSI BOULAGA et Kisukidi Nadai Yala, « Poursuivre le dialogue des lieux », *Rue Descartes* 2/2014 (numéro 81), pp. 84-101.

(¹⁸) Jürgen HABERMAS, *Entre naturalisme et religion. Les défis de la démocratie*, traduit de l'allemand par Christian Bouchindhomme et Alexandre Dupeyrix, Paris, Gallimard, 2008, p. 165.

(¹⁹) Fabien EBOUSSI BOULAGA « La ville africaine », *Terroirs, revue africaine des sciences sociales et culturelles* 4/2004, p. 63.

(²⁰) Jean-Luc NANCY, *Vérité de la démocratie*, p. 62.

dans la misère déshumanisante. Les oligarques, en effet, tentent d'endormir le peuple en l'enveloppant dans ce que Fabien Eboussi Boulaga appelle justement « la théologie de l'histoire du salut par l'économie ou la croissance [...], une téléologie et une eschatologie dont une minorité élue ou élitare est le porteur ou le vecteur » (¹⁷). Celle-ci l'article dans un langage triomphaliste, technique, dépourvu de toute possibilité d'« évoquer la vie faillie, les pathologies sociales, les échecs des projets individuels de vie ou la dégradation des conditions » (¹⁸), sans oublier l'aspiration à une vie bonne et le rapport à l'infini qui constitue justement l'homme comme humain dont le sens complet de l'existence ne peut être pris en charge par la politique parce qu'il l'excède.

N'en déplaise à nos experts et techniciens au langage de bois : ce n'est pas dans le langage professionnel de la raison statistique sans supplément d'âme que le Congo ou le Cameroun de demain s'inventent ou prennent forme, mais dans « ce qui émerge de la puissance vitale de la multitude vivante s'exerçant, dans ces espaces naturels et historiques, par des millions d'actions quotidiennes, microscopiques, en interaction, de ses millions d'individus s'adaptant à leurs conditions d'existence, les modifiant, les créant, cherchant à rendre leurs vies vivables, c'est-à-dire, tolérables et sensées » (¹⁹). A partir de ces actions microscopiques des humbles, à partir des arts de survivre, des créations artistiques ou littéraires et des interactions urbaines où s'inventent des réseaux de solidarité au-delà de la tribu, il y a lieu de penser l'être de notre être-ensemble-au-monde, lequel nous permettra de voir « quelle politique laisse cette pensée courir ses chances » (²⁰), quelle politique sociale concrète il faut mettre en place en ce qui concerne des questions élémentaires et cruciales pour une existence humaine telles que celles liées à l'abri, au travail, à la nourriture, aux soins médicaux et au statut légal.

Comme le suggère l'historien québécois Bogumil Jewsiewicki qui a pendant longtemps sillonné villes et cités du Congo, se pencher sur la création urbaine allant de la musique à la peinture, des témoignages dans les innombrables églises chrétiennes, aux récits de vie et

d'expérience ⁽²¹⁾, peut permettre de comprendre les processus de refondation en cours pour les appuyer. Il s'agit, entre autres, de voir comment se construisent aujourd'hui au niveau de l'imaginaire et de la mémoire les rapports entre ce qui est personnel (individuel) et ce qui est collectif, comment s'invente dans le présent un nouveau rapport au passé et, plus particulièrement au futur, dans un monde où le culte de l'urgence et la logique de la marchandise, régis par l'archi-logique du capitalisme, ont colonisé la dimension de la durée, du désir de sens infini, du désir infini des sens, et celle de la quête de la vérité qui trouvent leur expression, entre autres, dans l'art et l'amour, l'amitié et la pensée, le savoir et l'émotion, ces derniers étant ce que Jean-Luc Nancy appelle « l'élément dans lequel l'incalculable peut être partagé » ⁽²²⁾. C'est que, comme l'écrit Fabien Eboussi Boulaga, dans le chaos de l'urbanisation qui est, il est vrai, effet et cause de déstructuration,

« On peut discerner des tendances de long-terme, si on la considère aussi comme une puissance de restructuration d'un phénomène de longue durée, doué de sa propre « historicité » et régi par des normes de réalisation appartenant à sa force immanente. C'est alors qu'on accède à la lucidité qui permet de se délecter d'opinions infondées sur l'économie, la société dans la ville et de proposer des alternatives déjà perceptibles en pointillé ou en filigrane dans les configurations de l'espace urbain » ⁽²³⁾.

En somme, face au messianisme des oligarques qui ont tendance à considérer que le peuple est immature et qu'il est à catéchiser dans le sens du messianisme sacrificiel néolibéral, – de là son remplacement par les experts ou techniciens acquis à la cause du capital –, ce qui s'impose à nous, c'est de promouvoir une théorie critique de la société qui, non seulement se combine aux études sociales empiriques pour porter un jugement critique sur la société présente, mais qui soit aussi, sinon surtout, une pratique émancipatrice par le fait qu'elle contribue à la structuration, la formation/organisation des luttes d'émancipation,

⁽²¹⁾ Bogumil JEWSIEWICKI, « Préface », in Kase-reka Kavwahirehi, *Le prix de l'impasse. Christianisme africain et imaginaires politiques*, p. 15.

⁽²²⁾ Jean-Luc NANCY, *Vérité de la démocratie*, p. 33.

⁽²³⁾ Fabien EBOUSSI Boulaga, « La ville africaine », p. 56.

d'une part et, d'autre part, qu'elle porte au cœur de la cité, tout en les légitimant, les raisons de ceux qui ont intérêt à la transformation sociale, à savoir, les couches oubliées de la société. Cette théorie critique de la société doit surtout s'intéresser aux processus actifs de luttes et aux pratiques sociales par lesquels les minorités sociales soumises, celles qu'on croit souvent endurer passivement la souffrance sociale, « entreprennent aussi de remédier par eux-mêmes à leurs souffrances et de s'extraire d'une position de minorisés sociaux » ⁽²⁴⁾. Comme la philosophie sociale dont parle Franck Fischbach dans son Manifeste, cette théorie critique de la société

⁽²⁴⁾ Franck FISCHBACH, *Manifeste pour une philosophie sociale*, p. 84.

« ne se trouve alors plus tant dans la position du porte-parole que dans celle, davantage ancillaire, d'une théorie qui veut servir les luttes existantes, par exemple, en cherchant à en exprimer la portée générale, et en portant cette généralité et cette abstraction à un point tel qu'il permette une nouvelle radicalisation des luttes dans la pratique et qu'il leur donne une visibilité dans l'espace des discours légitimes sur le social » ⁽²⁵⁾.

⁽²⁵⁾ Franck FISCHBACH, *Manifeste pour une philosophie sociale*, p. 85.

L'art, l'imagination et la réouverture des pistes de l'avenir

D'aucuns pourraient s'étonner qu'au lieu de parler des mouvements sociaux, des luttes sournoises ou bruyantes pour la justice sociale, ma deuxième proposition concerne le pouvoir des œuvres d'art ou des créations culturelles et artistiques. Dans quelle mesure les fictions littéraires et les œuvres d'art en général peuvent-elles être inductrices de transformation sociale, quel rapport direct y a-t-il entre démocratie, imagination, œuvres d'art et réouverture du temps ou des pistes du futur ?

Quiconque réfléchit sur ces questions s'aperçoit vite qu'elles ne peuvent venir que du cadre de pensée obéissant aux réquisitions d'une culture de calcul et de rendement immédiat. Cependant, celui qui prend le temps de penser en prenant du recul par rapport à la logique capitaliste ne manquera pas de noter qu'au cœur du

monde colonisé par la logique marchande et dominé par un utilitarisme qui frise le nihilisme, la valeur des œuvres d'art est de témoigner de la gratuité ou, si l'on préfère, de l'incalculable, de l'indispensable rapport à l'absolu, à ce qui est du « détaché de tout — et d'abord de tout rapport de production » ⁽²⁶⁾. Les arts du langage et la fiction littéraire qui emportent les significations dans un autre régime, où les signes renvoient à l'infini, sont certes des lieux où cultiver notre humanité ⁽²⁷⁾, mais en eux se joue aussi le rapport à l'infini de sens. De là l'engouement des gens dont les vies sont de plus en plus traitées « comme des quasi-choses », selon une logique de « pénétration des valeurs économiques dans (leur) vie quotidienne » ⁽²⁸⁾ vers les grandes expositions dans les musées qui deviennent des lieux de respiration et d'élévation du monde colonisé par la logique marchande. Comme l'a écrit Paul Valadier dans un essai significativement intitulé *La beauté fait signe*, les musées apparaissent dorénavant comme de « nouveau(x) Temple(s), temple(s) sans religion de référence, sans au-delà habité ou évocateur du devenir de l'homme, temple(s) vide(s), en un sens, où pourtant quelque chose de l'homme se signifie : sa lutte contre le destin » ⁽²⁹⁾. Autrement dit, dans ces sociétés colonisées par la logique marchande, les musées ou les œuvres d'art répondent au besoin d'une certaine vie spirituelle, au besoin d'un sens que la politique (encore moins l'économie) ne peut donner, mais dont l'ignorance par la politique peut conduire à l'étouffement ou au dessèchement de la communauté qui buterait sur le réel présent avec ses pathologies comme sur un mur armé qui bloque l'horizon du futur, du non-encore, de nouveaux possibles, condamnant ainsi l'individu à l'étiollement ou à la résignation.

Comment ne pas souligner ici le fait que dans des villes comme Kisangani, Goma, Bukavu, Butembo et Beni (en RD Congo), les tentatives d'un retour à la vie et de ré-ouverture du futur, c'est-à-dire, les tentatives d'un relèvement individuel et collectif passant par la nomination et l'inscription dans l'histoire personnelle et collective des tragédies vécues, se sont signalées par des créations artistiques (musicales ou autres) et une certaine effervescence

⁽²⁶⁾ Jean-Luc NANCY, « Pour un communisme existentiel. Propos recueillis par Philippe Nassif », *Philosophie Magazine*. Hors-série (Les philosophes et le communisme), mars-avril 2014, p. 89.

⁽²⁷⁾ Lire à ce sujet Martha NUSSBAUM, *Les émotions démocratiques. Comment former le citoyen du XXI^e siècle ?*, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Solange Chavel, Paris, Climats, 2011 et Idem, *Cultivating Humanity. A classical Defense of Reform in Liberal Education*, Cambridge, MA., Harvard University Press, 1997, surtout les chapitres 1, 2 et 3.

⁽²⁸⁾ Axel HONNETH, *La réification*, Paris, Gallimard, 2007, p. 23.

⁽²⁹⁾ Paul VALADIER, *La Beauté fait signe. Arts. Morale. Religion*, Paris, Cerf, 2012, p. 57.

de production culturelle. La musique est ici le lieu où se livre la bataille pour la vie, l'espace où les vies brisées, traumatisées, tentent de se tenir debout et d'imaginer un autre futur qui ne soit plus hanté par un pouvoir qui est essentiellement désir de donner la mort, de tout posséder en privant les autres ou en les dépossédant du minimum vital. Bref, la création artistique et plus particulièrement la musique est le lieu où l'on ré-ouvre le temps, où se retissent les liens, où par le sentir, le rythme et la danse, le corps se remodule et revit, et où, enfin, l'être corporel s'articule à la totalité du monde.

En somme, ce qui rend précieuses les œuvres d'art et les fictions narratives qui sont le fruit de l'imagination, c'est leur capacité d'inspiration propre à faire émerger de nouveaux imaginaires, ou mieux, à orienter l'interprétation du donné vers de nouveaux possibles. En effet, le plus important dans l'expérience littéraire ou artistique, c'est « de solliciter nos capacités de fabulation pour contribuer à fabriquer de nouvelles croyances, qui tireront le donné vers une fiction présente, traduisible en réalité future »⁽³⁰⁾. Dans un monde régi par la réalité du capital, où des techniciens, oubliant ou ignorant qu'il n'y a pas de structure essentielle de la réalité des sociétés humaines ni de socle qui permettrait d'en faire une description objective de type mathématique, prétendent énoncer des vérités ou des lois économiques intangibles et universelles⁽³¹⁾, donnant ainsi l'impression que rien n'est plus possible qui ne soit le produit de la logique implacable du capital, les œuvres d'art ont ceci de vivifiant qu'elles nous aident à « imaginer le possible au-delà du réel, à faire en sorte que les platitudes du présent ne deviennent pas mesure de toute chose, mais soient elles-mêmes mesurées, relativisées, remises à leur juste place, ordonnées et subordonnées à d'autres exigences, confrontées à des normes qui nous poussent en avant et nous arrachent au conformisme et à la résignation »⁽³²⁾. Et quoi de plus urgent « aujourd'hui sur notre continent où deux décennies de croissance exponentielle de la pauvreté ont créé une crise de l'initiative », si ce n'est de « faire que le possible marche en avant du réel, l'éclaire et le tire »⁽³³⁾, et fasse ainsi échec aux forces de la clôture du futur.

⁽³⁰⁾ Yves CITTON, *L'Avenir des Humanités*, p. 133.

⁽³¹⁾ Lire à ce sujet V.Y. MUDIMBE, *On African Faultlines. Meditations on Alterity Politics*, Scottsville (South Africa), University of Kwazulu Natal Press, 2013, surtout le chapitre 14 : « Exodus as Allegory. Africa in Theories of Difference », pp. 329-376.

⁽³²⁾ Paulin HOUNTONDJI, cité par Souleymane Bachir Diagne, « Notre présence africaine au monde », in Tanella Boni (cord.), *Penser l'Afrique ; des objets de pensée aux sujets pensants, Africultures* 82, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 64.

⁽³³⁾ Souleymane BACHIR DIAGNE, « Notre présence africaine au monde », p. 64.

Lorsqu'il est authentique, c'est-à-dire lorsqu'il n'est pas enrégimenté par les forces conservatrices ou réactionnaires, l'art a pour fonction première de subsumer et de transcender l'instant présent pour ouvrir l'horizon à ce qui n'est pas encore. Comme le suggère Achille Mbembe, dans des circonstances où des millions de gens luttent pour survivre à aujourd'hui, le travail de la culture est de paver la voie à une certaine pratique de l'imagination sans laquelle les gens n'ont aucun nom et aucune voix. Cette lutte pour écrire son nom et inscrire sa voix dans une structure temporelle ouverte à l'avenir est une lutte profondément humaine ⁽³⁴⁾. C'est pourquoi tout pouvoir qui, au nom de la croissance ou de la course vers l'émergence, ne favorise pas la création culturelle ou artistique, est aveugle et inhumain. Il ne peut se targuer d'être démocratique car la démocratie n'est pas possible là où la tâche de cultiver notre humanité par les arts, l'imagination narrative, etc., n'est pas une priorité. Pour les pays sortant difficilement des tragédies, ces mots de Bernard-Henri Lévy sont éloquentes : « L'Art n'est rien que la digue, millénairement dressée, contre le vide de la mort, le chaos de l'informe, le sablier de l'horreur. Car seuls le poète, le peintre, le musicien savent nommer le mal et pêcher ses perles sanglantes. Car l'Artiste est [...] [ce] lui qui, du plus atroce désordre, sait faire l'ordre d'une figure » ⁽³⁵⁾.

On peut percevoir à partir d'ici le lien entre l'art, la critique culturelle et l'utopie, cette dernière étant définie dans le sillage blochien comme la prospection des possibles non-encore réalisés dans la société. Le propre de l'utopie est d'opérer un déplacement du présent vers l'en-avant. Loin de sécuriser, elle nous porte à considérer le réel sous son caractère d'inachevé, et nous fait briser la clôture du langage conformiste par le jeu de l'imaginaire. Selon l'étymologie du mot, utopie signifie ce qui n'est nulle part encore, mais qui pourrait l'être et qui même devrait l'être. En ce sens, l'utopie va contre la rationalité dominante actuelle et introduit la possibilité d'un autre ordre fondé sur la libération des désirs. Elle annonce la possibilité d'une autre société délivrée des aliénations et contraintes qui étouffent l'aspiration à une vie bonne.

⁽³⁴⁾ Achille MBEMBE, « Donors have a simple notion of development », www.powerof-culture.nl/en/specials/zam/mbembe.

⁽³⁵⁾ Bernard-Henri LÉVY, *La barbarie à visage humain*, Paris, Grasset, p. 224.

Les lieux de bataille pour la vie, ancrages d'une pensée émancipatrice

Si, au niveau institutionnel, l'Afrique semble bloquée, en panne d'imagination politique et d'énergie créatrice et utopique à tel point qu'on a du mal à trouver un président qui fait rêver son peuple, c'est, entre autres, parce que les institutions et les élites ventriloques se sont coupées des rêves, des aspirations profondes et des luttes des masses qui devraient les dynamiser. Un observateur attentif, qui sait se défaire des vieux cadres de perception produits par ces mêmes institutions désertées par leur âme, et faire de l'horizon prospectif son point de mire permanent de la société, ne peut pas ne pas voir les nombreux foyers d'imagination d'un autre monde en attente d'être canalisés, orientés, et d'acquérir « un langage, des pratiques effectives, et surtout une traduction dans des institutions nouvelles et une culture politique neuve, où la lutte pour le pouvoir n'est pas un jeu à somme nulle »⁽³⁶⁾. Le réel africain lui apparaîtra à coup sûr comme un « tissu de processus dialectiques se déroulant dans un monde inachevé, dans un monde qui ne serait pas transformable sans cet immense avenir que constitue la possibilité réelle en lui ; comme réel incluant ce *Totum* qui représente non pas le tout isolé d'une section processuelle propre à telle ou telle époque, mais bien le Tout de la Chose encore en instance dans le processus, c'est-à-dire encore tendancielle et pleine de latence »⁽³⁷⁾.

Les signes d'une énergie créatrice sont là. C'est le cas de l'effervescence des associations de défense des droits humains et des mères prêtes à se sacrifier pour donner la chance d'une vie meilleure à leurs enfants. Abandonnées par l'État, elles créent de petites infrastructures qui leur permettent de vivre dans une certaine dignité. C'est le cas des personnes qui, face à une victime de l'injustice abandonnée à elle-même par l'État-Chronos, se solidarisent pour lui sauver sa vie. C'est encore le cas des groupes de jeunes citoyens s'appropriant le rap, le reggae, le hip hop, les nouvelles technologies, pour dire, au risque de leurs vies, leur refus d'un monde où les humbles sont livrés à la précarité absolue et à la mort. Enfin, c'est le cas, au

⁽³⁶⁾ Achille MBEMBE, *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée*, Paris, La Découverte, 2010, p. 22.

⁽³⁷⁾ Ernst BLOCH, *Le Principe Espérance. Tome I, Parties I, II, III*. Traduit de l'allemand par François Wuillmart, Paris, Gallimard, 1976, p. 269.

début des années 1990, des jeunes gens ou des chrétiens de toutes tendances confondues bravant les chars et les mitrailleuses, seuls remparts des pouvoirs qui ont perdu leur soutien, pour crier leur droit à la vie et leur soif de changement dans la façon de gérer la chose publique. L'espace urbain est le lieu par excellence où se déploie cette énergie créatrice. En effet, le "printemps arabe" et le ras-le-bol exprimé par le peuple burkinabè sont des illustrations éloquentes à ce sujet.

Comment ne pas voir dans ces gestes et actes de la vie quotidienne « le témoignage d'un refus du désespoir et l'anticipation festive d'une autre société qui n'a pas encore trouvé sa forme, mais qui veut être délivrée de l'éclat mensonger d'une culture qui n'[est] que l'inconsistante atmosphère de luxe réservée à la classe dominante? » ⁽³⁸⁾.

Ces pratiques à travers lesquelles se négocient et émergent de nouvelles symboliques et un nouvel imaginaire social, politique, culturel et historique en rupture avec ceux de l'ordre établi doivent servir comme base concrète et pratique pour une pensée résolument orientée vers la transformation du monde et instruisant la volonté de transformation ; une pensée qui scrute à travers notre histoire sociale les manifestations explicites ou latentes de cette volonté ; une pensée qui s'efforce, en somme, de comprendre l'articulation de l'espérance ou, mieux, de l'utopie qui anime les masses opprimées, et, plus généralement, « les tendances-latences dialectiques » ⁽³⁹⁾ dans la société. Il faut une science, la science de l'avenir, mieux, de l'à-venir, dont la tâche « est l'analyse des possibilités réelles inscrites dans la société, et qui [...] se trouve orientée résolument vers l'avenir » ⁽⁴⁰⁾.

Les œuvres d'art font partie de ces lieux privilégiés d'expression des rêves éveillés et d'exploration des possibles. Elles incarnent les puissantes aspirations humaines et la volonté de faire éclater les forces qui signent la clôture de l'horizon ou du futur. S'agissant de la littérature, Paul Ricœur, qui a examiné « [sa] dimension créatrice » ⁽⁴¹⁾, a souligné son aptitude à ouvrir des possibilités nouvelles ou à inventer un jeu capable de libérer, « dans la vision de la réalité, des possibilités nouvelles tenues prisonnières par

⁽³⁸⁾ Hurbon LAËNNEC, Ernst Bloch. *Utopie et espérance*, Paris, Cerf, 1974, p. 13.

⁽³⁹⁾ Ernst BLOCH, *Le Principe Espérance*, pp. 269-270.

⁽⁴⁰⁾ Laennec HURBON, Ernst Bloch. *Utopie et espérance*, p. 89.

⁽⁴¹⁾ Paul RICŒUR, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, 1986, p. 148.

- (⁴²) Paul RICŒUR, *Du texte à l'action*, p. 148.
- (⁴³) Paul RICŒUR, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, p. 176.
- (⁴⁴) Paul RICŒUR, *Du texte à l'action*, p. 148.
- (⁴⁵) Paul RICŒUR, *Histoire et vérité*, Paris, Seuil, 1955, p. 130.
- (⁴⁶) Ernst BLOCH, *Le Principe Espérance*, p. 14.
- l'esprit de « sérieux » (⁴²). Dans le même sens, il a parlé de la littérature comme d'un « vaste laboratoire pour des expériences de pensée où sont mises à l'épreuve du récit les ressources de variation de l'identité narrative ». Le récit offre à l'identité « un ensemble de variations *imaginatives* » (⁴³). Qu'entend-il donc par là ? Par l'expression « variations imaginatives », Ricœur met le doigt sur « un phénomène fondamental, à savoir, que c'est dans l'*imagination* que d'abord se forme en moi l'être nouveau ». Et il insiste : « Je dis bien l'imagination et non la volonté. Car, le pouvoir de se laisser saisir par de nouvelles possibilités précède le pouvoir de se décider et de choisir » (⁴⁴). Si l'on convient avec le philosophe que c'est dans l'imagination de ses possibles que l'homme exerce la prophétie de sa propre existence, on comprend aisément en quel sens on peut parler de *rédemption par l'imagination*. « L'imagination en tant que fonction mythopoétique, écrit Paul Ricœur, est [...] le siège d'un travail en profondeur qui commande les changements décisifs de nos visions du monde ; toute conversion *réelle* est d'abord une révolution au niveau de nos images directrices ; en changeant son imagination, l'homme change son existence » (⁴⁵).
- Ainsi donc, en tant qu'elles appartiennent aux manifestations et aux objectivations les plus importantes de la conscience utopique et en tant qu'elles sont le lieu d'expression de l'imagination utopique, de l'espérance ou de « l'intention dirigée vers la possibilité non-encore devenue » (⁴⁶), les œuvres d'art et les productions culturelles (musique, peinture, fiction, poésie, théâtre, danse, etc.) doivent continuellement attirer l'attention des philosophes et autres penseurs critiques concernés par l'*à-venir* et les luttes du peuple. Elles doivent intéresser tous ceux qui ne sont pas encore atteints par le virus du pessimisme dont les adeptes se complaisent dans la contemplation du devenu et voient l'homme comme une réalité encapsulée, incapable de dépassement. Ce qui réduit l'histoire humaine à la banalité, à la médiocrité, à l'humain trop humain, à ce que Horkheimer, parlant d'une politique sans un moment théologique ou sans ouverture à la transcendance, a appelé « mere business ». En somme, ce que l'art authentique nous révèle, c'est que l'homme passe l'homme.

Dans ce même élan, on évitera de marginaliser les mouvements contestataires ou résolument anticonformistes – qu'ils soient artistiques ou religieux –, on s'efforcera plutôt de cerner la possible utopie qui les anime. Ceci est particulièrement important dans la mesure où nos sociétés ont longtemps vécu sous le mot d'ordre de l'unanimité (dictature de la vérité et du sens) et des politiques qui prescrivaient des limites à l'imaginaire et à l'imagination. Ce qui a contraint à l'exil (intérieur et extérieur) les artistes et créateurs talentueux, ceux dont l'énergie utopique lézardait les systèmes en place en tournant nos regards vers le possible. L'espace public et la cité tout entière ont ainsi été laissés aux propagandistes folkloristes et aux amuseurs publics qui, avec leurs maîtres, nous ont, année après année, éloignés de ce que, après Jean Ladrière, on peut nommer « l'appel de l'histoire » ⁽⁴⁷⁾ venant du non-encore-devenu que le monde actuel renferme comme possibilité à accomplir. « Une situation historique, écrit Ladrière, n'est jamais enfermée dans sa seule effectivité. Elle est porteuse d'un destin qui la dépasse ; son sens, forcément partiel, est d'annoncer un sens vrai toujours à venir » ⁽⁴⁸⁾. C'est ce sens qui est à découvrir et à déployer.

En contraignant à l'exil nos artistes et écrivains-poètes qui ne pouvaient se complaire dans l'unanimité ni accepter qu'on impose des limites à leur imagination, les hommes politiques africains, incapables de rêver un nouveau monde possible, de nouvelles modalités d'un vivre-ensemble-humain, ont coupé l'Afrique d'une ressource importante quant à ce qui est du rêve d'un monde meilleur, inséparable de la conscience des possibilités inscrites dans le monde actuel en tant qu'il est inachevé, en devenir. Incapables de comprendre que l'histoire d'une communauté historique avance par le passage du flambeau à d'autres, c'est-à-dire, en acceptant d'interrompre une certaine trajectoire du temps pour ouvrir d'autres pistes de l'avenir, ils ont préféré s'entourer des hommes pour qui le temps a une seule dimension : un présent sans futur, ou un présent qui ne reconnaît aucune responsabilité à l'égard du futur et des générations à venir. ■

⁽⁴⁷⁾ Jean LADRIERE, *Vie sociale et destinée*, Gembloux, Duculot, 1973.

⁽⁴⁸⁾ Jean LADRIERE, *Vie sociale et destinée* p. 13.